

l'apothéose de l'histoire. Dans les immenses régions de l'Ouest des peuples nombreux acclameront des noms que la petite Province de Manitoba vénérait aujourd'hui; dans les provinces du golfe, sur les côtes de l'Atlantique, dans ces villes maritimes dont les flottes couvriront alors toutes les mers, des catholiques émancipés de la plus odieuse sujétion sous le rapport de l'insurrection publique sauront à qui faire honneur de leurs libertés si difficilement conquises. (Vifs applaudissements.)

Dans les immenses contrées que couvrent le drapeau constellé de la grande république, notre religion qui a déjà fait tant de progrès en comptera de plus grands encore. Dans les déserts que traversent les grandes voies ferrées qui s'étendent de l'Atlantique au Pacifique, dans bien des grandes villes qui, malgré la foule, sont encore pour notre religion d'autres déserts, des Jérusalem nouvelles rappelant les vers du grand poète français, Racine, tressailleront d'allégresse à la vue des nombreux enfants que "dans leur sein elles n'auront point portés."

Enfin sur les côtes de l'Océan Pacifique des légions de missionnaires se sont élancées vers la conquête spirituelle de l'Asie, ils auront porté d'Occident en Orient ce flambeau de la foi qui nous est venu du vieux monde, ils auront rejoint les missionnaires de l'Europe et avec eux ramené la civilisation chrétienne au berceau de toutes les religions antiques. Grande sera la joie que l'Eglise du Canada en ressentira, car alors la véritable route de l'Europe vers les Indes à travers l'Amérique si longtemps cherchée aura servi les vues de la Providence!

Et soyez certains, Messieurs, que dans la grande fête de famille qui se donnera dans un Québec, je l'espère, beaucoup plus splendide, et j'ose l'espérer, aussi catholique que celle d'aujourd'hui, en présence de cette grandiose nature que rien ne pourra détruire, au milieu des monuments de notre histoire, s'il en reste encore, du moins en présence de cette vénérable basilique de Notre-Dame de Québec, que sa nouvelle et auguste consécration aura protégée contre les atteintes du Vandalisme moderne, soyez certains que dans cette grande fête le souvenir du premier octobre mil-huit-cent-soixante-et-quatorze, ne se séparera pas plus de celui du 1er Octobre seize cent soixante-et-quatorze, que vos noms, Messieurs, ne pourront être séparés de celui de l'illustre Laval. (Longs applaudissements.)

L'ILLUMINATION

L'illumination a été digne en tous points du reste de la fête, et ceux qui en ont été témoins ne l'oublieront pas de longtemps.

Jamais de mémoire de Québécois on avait vu tant de spon et d'élan chez nos concitoyens. C'était à qui surpasserait son voisin et l'on cite de pauvres gens qui ont économisé toute la semaine, afin de pouvoir, eux aussi, prendre part à l'illumination.

Des hauteurs du Mont-Plaisant, la vue s'étendait de tous côtés sur des milliers et des milliers de lumières; on eût dit la vieille capitale envahie tout-à-coup par un monde de feu-follets voltigeant dans nos rues tortueuses, grimpaient lestement nos côtes pour se reposer un instant dans les clochers de nos églises.

Et puis, au milieu de tout cela une foule ravie, joyeuse, bruyante, le peuple enfin s'amusant, riant, battant des mains. C'était superbe. En partant de l'église St. Jean, brillamment éclairée, on ne voyait des deux côtés de la rue, que des lampes chinoises et des girandoles illuminant des inscriptions, des décorations emblématiques. Quelques maisons semblaient littéralement transformées en pagodes chinoises, tant les décorations étaient nombreuses, les lumières vives et variées.

L'espace nous manque pour signaler à nos lecteurs toutes ces splendeurs; nous devons cependant mentionner la maison de M. Berlinguet, dont le dôme ruisselant de lumières faisait ressortir vigoureusement la statue de Jacques-Cartier tenant en main un drapeau français.

La porte St. Jean, ordinairement la terreur de nos jolies femmes et la désolation de nos dandys, s'était transformée pour la circonstance. Elle suintait bien encore un peu quelques gouttes d'eau, mais elle étincelait d'une auréole de lumière et les plus jolis chapeaux se hasardaient sans crainte sous ses voutes éblouissantes de clarté.

Les autres rues du faubourg St. Jean ne cédaient en rien à la rue principale; nous mentionnerons particulièrement la rue d'Aiguillon et la rue Richelieu.

En dedans des murs, le spectacle n'était pas moins imposant. La banque d'Épargne n'avait voulu rien épargner en cette occasion et avoir la profusion de lumières qui l'inondait, l'esprit se reportait plutôt vers les palais enchantés des mille et une nuits que vers une institution prosaïque et prospère.

Notre vieille cathédrale, aujourd'hui devenue une basilique mineure, dominait la place du marché de toute la hauteur de ses tours et de son clocher, renvoyant au loin l'éclat de ses lumières et illuminant superbement les environs. Le collège des Jésuites, qui doit, hélas! bientôt disparaître, semblait vouloir une dernière fois attirer l'attention et dire un suprême adieu à ses splendeurs passées.

Des inscriptions rappelant les noms de nos historiens, de nos hommes de guerre, de nos missionnaires ornaient les vieilles murailles de cet ancien asile de la science, tandis que les fenêtres rivalisaient de clarté avec les ogives de la cathédrale.

Les arcs de triomphe érigés par les soins des diverses congrégations de la ville, du maire et de la corporation étaient éclairés à giorno et produisaient le plus charmant effet.

Le kiosque construit par la corporation au milieu du rond de chaîne et au centre duquel la fontaine, éclairée par mille lanternes, lançait mille gerbes étincelantes, attirait particulièrement l'attention.

L'École Normale, l'Université-Laval, le Séminaire s'étaient donnés la main et rivalisaient de décors et d'ornementations.

Vers neuf heures un immense jet de lumière électrique fut lancé sur la ville du haut du clocher de la basilique. L'effet fut saisissant; la place du marché fut éclairée comme en plein jour, et à côté de cette puissante lumière toutes les autres rentrèrent dans l'ombre.

A ST. ROCH.

St. Roch n'a pas voulu faire moins que la haute ville et s'est maintenu à la hauteur de sa réputation. L'église était décorée avec goût, et les nombreux transparents qui ornaient les fenêtres ne laissaient rien à désirer.

Sur le portail se dessinait un portrait de Pie IX et de chaque côté, dans les ogives des tours, deux figures représentant la Sœur Marie de l'Incarnation et la Sœur Bourgeois ressortaient rayonnants de la pénombre.

Aux environs, nous avons remarqué les résidences princières de MM. Valin et Nazaire Turcotte, splendidement illuminées. Le couvent de St. Roch et l'école des Frères ont aussi largement droit à nos félicitations.

LA POINTE LEVIS.

Vue de la platte-forme, la ville de Lévis et les paroisses environnantes, présentaient un coup d'œil magique; l'illumination de ce côté s'échelonnait sur les hauteurs, s'étendait de droite et de gauche sur un parcours de près de deux lieues. Nous regrettons que le temps ne nous ait pas permis de visiter tout cela, mais nous n'en sommes pas moins reconnaissants aux habitants de la côte sud, pour le brillant spectacle qu'ils nous ont donné.

En somme nous pouvons dire sans crainte qu'il serait difficile de concevoir un spectacle plus grandiose que celui que présentait la ville hier soir. Nous oserons même affirmer que, grâce à son site pittoresque, à ses côtes, à ses points de vue qui nous ménagent ces brusques échappées que l'on ne voit nulle part ailleurs, la ville de Québec illuminée peut à juste titre se faire gloire d'offrir à l'étranger un spectacle qu'il lui serait difficile de voir ailleurs.

NOS GRAVURES

L'AERONAUTE DURUOF

Je viens de passer une journée entière avec M. et Mme Duruof, que j'ai trouvés à Londres, entièrement remis de leurs fatigues et de leurs émotions. J'ai exécuté sur leurs indications le dessin que je vous envoie, et qui représente aussi fidèlement que possible le moment dramatique de leur sauvetage.

Il y avait près de deux heures que nous étions presque entièrement plongés au sein des vagues, me disait Mme Duruof; j'étais morte de froid. Appuyée contre la paroi de la nacelle, ma tête seule sortait de l'eau, et quelquefois une lame immense se jetait sur le ballon et nous submergeait complètement pendant des secondes qui me paraissaient avoir la longueur de siècles. Mon mari se cramponnait parfois au cercle et trouvait un point d'appui sur la corde d'ancre qui était tendue comme une barre de fer, car chose singulière notre vitesse était si grande que l'ancre glissait à la surface des vagues sans s'y engouffrer. — Quelquefois, Duruof plongeait au fond de la nacelle pour en retirer un sac de lest, qui transformé en un amas de boue, n'en allégeait pas moins notre esquif et lui permettait de mieux flotter. . . . Quand la chaloupe du brave William Oxley vint nous sauver, j'étais déjà presque complètement évanouie!

L'accueil que les voyageurs trouvèrent à bord du petit bateau pêcheur *Grand-Charge* est admirablement touchant.

Le brave William Oxley et ses matelots, me disait Duruof, étaient pour nous aux petits soins; nous parlions par signes comme des sourds-muets, car il ne sait pas un mot de français et ma connaissance personnelle de l'anglais se borne aux élémentaires notions du *yes* et du *good morning*. Mais il n'en pécha pas moins de beaux harengs tout frais à notre usage. Il nous donna, à ma femme et à moi, les seuls vêtements qu'il possédait, et qui consistaient en pantalons et jaquettes de toile huilée.

Quand les aéronautes arrivèrent à Grimsby, qui est un port de pêche très-important, situé près de l'embouchure de l'Humber, en Angleterre et non en Ecosse, comme on l'a dit partout à Paris, avec cette ignorance profonde de la géographie qui continue à nous caractériser, ils furent accueillis avec un enthousiasme indescriptible. Les Anglais ont un amour particulier pour les intrépides, pour les âmes vaillantes et bien trempées. Ils se montrèrent fiers de tendre les mains aux courageux aéronautes français, et de compter leurs sauveteurs au nombre de leurs enfants.

A Londres, Duruof et sa femme sont le point de mire de tous les Barnums, de tous les entrepreneurs de fêtes, de concerts, d'hippodromes et de cirques. C'est à qui aura ces naufragés exceptionnels, descendus des airs avant d'être sauvés des eaux. Un directeur de théâtre populaire a proposé à Duruof de l'engager, lui et sa femme, comme *mimes* dans un drame en cinq actes qu'il allait commander à un bon faiseur. — Vous n'aurez qu'à paraître en scène à chaque fin d'acte, lui disait-il; au moment du dénouement, vous vous montrerez avec votre costume de toile huilée. Duruof et sa femme courent encore!

Quand j'ai vu M. et Mme Duruof, ils avaient hâte de revoir le sol français. Ils l'ont retrouvé dimanche dernier et ont reçu à Calais un accueil aussi splendide que touchant. Salves d'artillerie, banquets, bal, rien n'a manqué à la fête. La souscription en l'honneur des aéronautes s'est élevée à 12,000 francs environ. Un concert public a été organisé en faveur des marins anglais. C'est là une généreuse pensée à laquelle nous ne saurions trop applaudir, car nous ne devons pas séparer dans nos mémoires les marins anglais du *Grand-Charge*, des aéronautes français du *Tricolore*. Ils sont également dignes de notre estime. Si le *Tricolore* représente la hardiesse, le *Grand-Charge* semble être le symbole du dévouement.

ALBERT TISSANDIER.

STEEPLE-CHASE

La course aux barrières est un fort bel amusement, dont le seul inconvénient est représenté par cette gravure.

FLEURS D'AUTOMNE

Hélas! nous allons tout à l'heure voir les dernières. Hâtons-nous de les cueillir et d'en respirer les parfums.

M. GUIZOT

L'article suivant sur le grand homme d'état qui vient de mourir sera lu avec intérêt, quoique incomplet:

Il ne disparaît pas, toutes les quinze, un mort aussi illustre que M. Guizot, et si l'on comptait bien les hommes de cette taille qui nous restent en France, à cette heure, on n'arriverait pas jusqu'à dix. Jamais le mot, tant de fois cité du maréchal Soult, n'a été plus vrai qu'aujourd'hui: *On bat le rappel à haut*. Les derniers débris du siècle passé s'en vont, un à un, comme des épaves glorieuses demeurées sur la grève et longtemps respectées du flot et que la mer emporte pour les jeter à l'infini.

C'est une si belle et si noble chose que le talent vrai que M. Guizot mourant a rencontré des jugements apaisés jusque chez ceux-là mêmes qui étaient en droit de se montrer sévères pour sa mémoire. En somme, l'illustre homme d'Etat a de belles funérailles. On a senti instinctivement que c'était une force qui partait. Force plus d'une fois fatale et qui essaya de jouer en politique le rôle de la barre de fer qui voudrait arrêter un train en marche.

La roideur et la résistance donnent une attitude sculpturale, plutôt qu'une puissance politique, et si la popularité a ses enivrants et ses dangereuses fièvres, l'impopularité, qu'on ne brave ou qu'on ne défie pas impunément, a pour premier danger l'infécondité. Ce qui manquera toujours aux hommes comme M. Guizot c'est ce certain je ne sais quoi qui fait qu'on aime une individualité et qu'on la suivra partout coûte que coûte. Le charme, cette vertu indéfinissable, plus puissante que toutes les autres, leur est refusée. Ceux-là mes qui les servent et qui les défendent sont forcés, comme le faisait habilement Henri Heine, d'avouer qu'on peut leur accorder le respect, mais qu'on leur refusera toujours l'affection. "De méchantes langues," dit Henri Heine dans *Lutèce*, "m'assurent que les doctrinaires s'imaginent "être aimés déjà à présent. Tel est l'aveuglement des "hommes même les plus clairvoyants. Non, monsieur "Guizot, nous n'en sommes pas encore venu à vous aimer; "mais nous n'avons pas non plus cessé de vous vénérer!" Avec quelle adresse le main poète, cantonné, cette fois, dans le journalisme, fait passer les éloges qu'il adresse à ce Lycurge du canapé doctrinaire! Mais les précautions qu'il lui fallait prendre pour les écrire d-montrent combien peu M. Guizot était aimé dans un pays où être aimé, c'est-à-dire être heureux, équivaut à posséder toutes les qualités.

Les mots commis sur ces hommes qui sont comme la vivante histoire de notre temps rempliraient d'ailleurs des volumes semblables à ces *ana* du dix-huitième siècle, livres légers qui avaient bien leur valeur, un des plus sévères qui aient jamais été dits sur M. Guizot le fut, un jour, par la reine Marie-Amélie, toute navrée de voir l'entêtement superbe du ministre de Louis-Philippe perdre jour par jour, la monarchie de juillet: "C'est un crabe "acharné, cramponné au rocher du pouvoir, dit-elle. "Pour l'en arracher, il faudrait arracher le rocher même." C'est ce qui advint, en février. M. Guizot, après comme avant la chute, devait conserver cette inflexibilité sereine qui ne lui permettait pas, non-seulement de confesser, mais d'apercevoir ses erreurs. Ce sont les gens heureux, ces hommes de marbre.

Il y avait loin cependant, en 1874, du temps où M. Guizot, protégé par Royer-Collard, était le secrétaire de l'abbé de Montesquiou, devenu ministre, ce Montesquiou, dont une satire disait alors:

Opérez un miracle, ô mon Dieu! et faites
Que l'abbé Montesquiou devienne un Montesquiou!

Que d'épreuves, que de douleurs, que de désastres, depuis ces jours lointains! Or, tel qu'il avait été jadis, cuirassé dans sa doctrine, M. Guizot, plus qu'octogénaire, était demeuré droit dans sa redingote strictement boutonnée comme dans une armure de combat. L'âge pourtant avait affaibli les facultés puissantes de ce lutteur par la plume et par la parole. J'ai causé avec quelqu'un qui l'a vu plusieurs fois dans les derniers mois de sa vie. Il était depuis mai et juin derniers, en quelque sorte tombé en enfance. Et cependant, chose admirable, deux ou trois heures par jour et au même moment, il retrouvait, dans toute leur vigueur, ses facultés passées. Il faisait alors un signe, quelqu'un auprès de lui, prenait la plume et, sans l'ombre d'une hésitation, avec une singulière rectitude de pensée et une propriété excellente de termes, il dictait des pages entières du quatrième volume de son *Histoire de France racontée à mes petits enfants*. Ces feuillets ainsi tracés sous sa parole, on les envoyait aussitôt à l'imprimerie et le public les lira tels que M. Guizot les a dictés, comme un vieux coursier qui parfois s'éveille et fournit encore, sans broncher une traite suprême. Puis, ces heures d'éveil, de sursaut et d'activité cérébrale une fois passées, le vieillard retombait dans son état profond d'atonie, pour se retrouver tout entier, le lendemain, aux mêmes heures. Ainsi l'historien survivait réellement à l'homme et il semblait qu'il attendit d'avoir terminé son œuvre pour rendre le dernier soupir.

JULES CLARETIE

NAISSANCE.

A Carillon, le 26 septembre, la Dame de William Fletcher, un fils.

MARIAGE.

En cette ville, le 5 octobre courant, par le Révd. Père Provost, Dr. Oésine Bruno, à Dame Louise Lalonde.

ON DEMANDE

50 FERBLANTIERS ET COUVREURS

au No. 280, RUE ST. LAURENT,

MONTREAL.

Le plus haut salaire sera payé.

5-42-57 509.